



**GUY SIMONART**  
**UNE**  
**RENCONTRE**

Guy Simonart

Une rencontre

© Guy Simonart, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7709-5

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La tolérance ne devrait être qu'un état transitoire.  
Elle doit mener au respect. Tolérer c'est offenser.  
(J.W. von Goethe).

# Chapitre 1

— Prends la file d'extrême-gauche !

Au dernier moment, le conducteur braque vers la voie de gauche et traverse deux autres voies fort encombrées. Un coup de klaxon manifeste l'énervement d'un chauffeur ralenti dans sa course vers la sortie de la route de la Basse-Sambre.

— C'est bien Charleroi ! Comme d'habitude, les indications routières sont mal placées. Quand elles sont présentes ! Heureusement, le GPS est plus fiable... ironise le chauffeur.

Le vieux couple se rend au Palais des Beaux- Arts de Charleroi : ils ont pris un abonnement « varié » pour la saison 2018-2019 : pièces de théâtre, spectacles de danse, d'humour, de musique classique, spectacles pour enfants (pour accompagner leurs petits-enfants), opéras, concerts de chanteurs de variétés. Et ce soir, c'est un concert intitulé « *Goldman Mania* », des chansons de Jean-Jacques Goldman interprétées par un groupe qui leur est totalement inconnu.

— Goldman aura sans doute donné son accord pour que ce groupe puisse interpréter ses chansons. Il devrait être valable, fait remarquer la passagère.

— Espérons-le ! En tout cas, je me tire si le concert ne me plaît guère ! Dommage que le spectacle de Pascal Obispo affichât complet : « *sold out* » comme ils disent aujourd'hui ! J'aurais préféré risquer Obispo, commente le chauffeur. Je connais deux ou trois chansons qui sont pas mal !

Ils arrivent sur la place en face du Palais, toute éclairée et détrempée en ce samedi de novembre. Après avoir patienter quelques minutes, un emplacement de parking se libère : soulagement. Ils se dirigent ensuite vers le restaurant du Palais. Il reste quelques tables libres. Ils commandent une assiette de « trois saumons ». Beaucoup d'autres plats sont « épuisés ». Les garçons fort sympathiques virevoltent entre les convives. Rapidement, les boissons sont délivrées : vin rouge et bière.

— Le vin, pour Madame, et le « *Pays Noir* »<sup>1</sup> pour Monsieur ? interroge le

serveur.

Le plat des « trois saumons » accompagné de frites suit peu après. Le service doit être terminé avant le début du concert. Lors du paiement, après un repas fort correct, le serveur nous précise que durant l'entracte, on peut nous servir une boisson au restaurant.

— Pour éviter la cohue, vos boissons vous attendront sur une table.

— Bonne idée, déclare le monsieur, heureux d'apprendre qu'il y aura un entracte. Si le concert ne nous plaît pas, on en profitera pour nous éclipser.

Le couple commande alors deux vins blancs à servir lors de l'entracte, puis se dirige vers la salle de spectacle. Bien placés, au cinquième rang. Et les musiciens arrivent sur la scène. Le concert commence. Un peu bruyant, mais supportable. Les musiciens sont très bons. Le chanteur possède une voix fort proche de celle de Goldman, plus chaude même. Bravo. Les chansons défilent, l'ambiance croît. Le saxophoniste est extraordinaire. Le chanteur s'assied et accompagné d'un des guitaristes, il entame notamment le blues : « *Je commence demain* » (« *Faudrait que je devienne plus sage, que j sois plus raisonnable à mon âge, J'sais bien, J'sais bien, J'sais bien : Je commence demain.* »)

Vient l'entracte. Les boissons sont bien mises en évidence sur une table du restaurant, assorties de petits biscuits salés.

— Alors, on reste, demande le monsieur à son épouse ?

— C'est pas mal du tout. Ce sont de très bons musiciens. On ne connaît même pas le nom du groupe, ni celui du chanteur.

— Oui, c'est étonnant. Goldman ne souhaitait pas de concurrence, peut-être. En tout cas, chapeau pour la prestation. J'ai adoré le saxophoniste. Quel artiste ! Il joue drôlement bien de la flûte également.

Retour dans la salle. Les chansons reprennent. Les spectateurs commencent à se lever et dansent debout. Ils se mettent à chanter avec les musiciens. L'orchestre joue de plus en plus fort. Le son est distordu. Ça devient affreux. Le monsieur se lève et entraîne son épouse vers la sortie devant les yeux interrogatifs du public : « *Elle veut faire un bébé toute seule* » du moins, il semble que ce soient de telles paroles qui sont vociférées !

Nos aînés, qui s'appellent André et Odette, fuient le tapage nocturne et débouchent sur le seuil du palais. À peine remis de leurs émotions, ils sont abordés par un SDF :

— J'ai faim ! Vous n'auriez pas une piécette pour moi ?

Il pleut et le SDF, un jeune garçon de 17-18 ans, les deux mains dans les poches pour se réchauffer, la capuche rabattue sur le front, avec une mimique sympathique qui invite à la générosité, réussit à provoquer une attention bienveillante chez le couple.

André lui propose de les accompagner dans une taverne proche sur la place du Manège. Etonné, le jeune garçon, hésite, puis accepte l'invitation.

Il fait bon dans la taverne. Peu de clients, une ambiance boisée, chaleureuse, et un patron-serveur affublé d'un tablier bleu, bien en chair, quitte le bar pour accueillir les nouveaux clients dévisagés par les quelques habitués sans doute.

— Que désirez-vous ? demande-t-il avec bonhomie

— Pourrions-nous avoir à manger ? Je ne vois que des bières sur la carte...

— Le soir, on ne mange pas. Sinon, c'est très bon, vous savez. Il y a foule à midi.

— Ce monsieur meurt de faim, vous auriez bien un petit en-cas pour lui. Croque-monsieur, sandwich... demande le client.

Le patron toise le jeune, hésite, regarde André longuement, puis lâche :

— Comme vous ressemblez à Patrick Sébastien, je veux bien vous proposer un filet américain avec des frites réchauffées au micro-onde ou une escavèche (plat froid d'anguille au vinaigre).

Le SDF, qui n'en revient toujours pas, choisit le filet américain accompagné « d'un » *Orval* (dire « une » *Orval* est sacrilège !). André et Odette se contentent d'un café.

Le mari, encore perturbé par le vacarme du concert, exprime sa mauvaise humeur.

— Les gens sont devenus sourds-dingues ! Nous avons apprécié au début, c'étaient d'excellents artistes, reconnaît-il en se tournant vers le jeune. Puis c'est

devenu insoutenable. On a dû véritablement fuir le spectacle tant la musique était tonitruante. Le son était totalement distordu, dissonant, c'était affreux ! Pas étonnant qu'on parle d'acouphènes chez les jeunes !

— C'est normal ! Vous êtes plus âgés, donc vous supportez moins la sono, commente le SDF en souriant gentiment.

— Ce devrait être le contraire ! rétorque André, quelque peu agacé. Les gens de notre âge, qui, paraît-il, deviendraient plus sourds, devraient être heureux d'un son plus élevé. Mais ce n'est même plus du son : c'est du bruit rythmé avec des boums-boums qui traversent tout le corps.

— C'est vrai, renchérit Odette. Je ne me rends pas compte si le son est déformé, mais je ressens des palpitations quand ils jouent trop fort. Et Odette se frappe la poitrine en mimant le rythme de la grosse caisse et des basses.

— Justement, c'est ça qui est excitant, tente de nous faire comprendre le garçon.

— Eh oui, autre temps, autres mœurs. N'empêche : je ne suis pas sûr que Goldman serait satisfait d'entendre sa musique à ce point malmenée ! Ce n'est plus de la « *musique qui est bonne, bonne, bonne* »<sup>2</sup> mais « du bruit qui tonne, tonne, tonne... »

Le garçon et le couple se mettent à rire et le sujet semble clos. La pluie tombe toujours sur la place du Manège. Dehors, on ne voit pas un chat. L'ambiance chaleureuse du restaurant des Templiers fait oublier le mauvais temps.

— Comment t'appelles-tu ?

— Rachid. Et je sais que vous allez me demander pourquoi je n'ai pas de quoi me payer un repas !

— Tu souhaites ne pas en parler ?

— Oui, je préfère.

— Tu as un lieu pour dormir cette nuit ?

— Oui, oui. Tout va bien.

Un silence pesant reflétant à la fois une interrogation et un refus de communiquer s'installe. André et Odette versent du sucre fin dans leur tasse et



boivent avec application leur café. La fourchette et le couteau crissent sur l'assiette de Rachid. Ils observent les bancs en bois, les tables en bois, les chaises en bois, les représentations au mur, notamment celle d'un chevalier- ou « d'une *chevalière* » – galopant sur son cheval et brandissant un étendard illustré d'une grande étoile de David. Une inscription mystérieuse au-dessus du bar : « **Aux Templiers, la lutte et la rapière. À nous le broc de bonne bière** ». À moins que l'autre inscription : « *Nunc est bibendum* » explicite la priorité temporelle donnée à la ripaille sur un comportement belliqueux fût-il celui des célèbres Chevaliers...

— C'est bon, le filet américain ? dit André en essayant de relancer la discussion.

— Oui, excellent. Ça fait longtemps, que je n'ai pas mangé un repas comme ça ! Merci !

André observe Rachid en train d'avaler goulûment son filet américain. Les yeux noirs du garçon sont lumineux. Il ne semble pas sous l'effet de la drogue, les pupilles sont normales et le regard est pénétrant. Il a un joli visage, enjoué. Ses gestes sont mesurés et ses mains accompagnent ses paroles. Il est grand, maigre et vêtu assez légèrement, mise à part sa veste noire matelassée à capuche qu'il a déposée sur le dossier de sa chaise. Au fond, les musulmans ont-ils la permission de manger de la viande crue, se demande André ? Rachid est-il musulman ? Il a aussi commandé de la bière ! Pas l'air d'être très croyant !

*Que me veut-il, se demande le jeune SDF. Il a l'air de s'en foutre, et en même temps, je sens qu'il a envie de savoir qui je suis. Il est pensionné, c'est sûr et sa meuf l'est tout autant. N'ont pas l'air racistes, mais méfiance. Il pensait peut-être que j'allais refuser son invitation au resto. Je l'ai pris au mot ! Il ne s'y attendait sans doute pas. Qu'est-ce qu'ils faisaient avant ? Elle, sans doute prof ou quelque chose d'approchant. Lui ? Mystère ! Ingénieur ? Musicien ? Il a l'air de se foutre de son apparence avec ses cheveux ébouriffés. Sa meuf doit lui faire de bons petits plats : son ventre est bien arrondi. Des vieux bourges !*

— Que faisiez -vous avant ? Vous êtes pensionnés ?

— Oui, répondent en chœur l'homme et la femme.

Puis, après un certain temps, ils se décident à lâcher :

— On était tous les deux « psys » dans un hôpital psychiatrique, affirme

Odette.

— Ah bon !

*Merde alors ! Sur qui suis-je tombé ! Surtout, ferme-la. Ils seraient capables de deviner ce qui te trotte dans la tête !* Il poursuit :

— À Charleroi ?

— À Marchienne-au-Pont, répond André.

— Au Van Gogh ?

— Oui, ça va faire six ans que j'ai quitté l'hôpital. Pour ma femme, cela fait déjà cinq ans. Tu connais le Van Gogh ? s'étonne André.

— .... beh... oui. J'ai connu un copain qui est passé par là, il avait fait une tentative de suicide.

*Merde ! Qu'est-ce que je raconte ! La ferme !*

— On s'est beaucoup occupé de jeunes. Qu'est-il devenu ton copain ?

— Oh ! Il n'est pas resté longtemps ! C'était une histoire de fille qui l'avait laissé tomber.

Rachid, mal à l'aise, s'empresse de parler d'autre chose.

— Mais... vous êtes donc tous les deux « psys », enchaîne-t-il sans transition ?

— Oui, psychiatre et psychologue. Il n'y a que deux « psys » qui peuvent vivre ensemble ! plaisante André.

— Ça ne doit pas être marrant tous les jours de s'occuper de cinglés.

— Tu crois qu'on est devenu un peu cinglés ? demande André.

— Non, je disais ça comme ça. Bien que beaucoup de gens disent qu'il n'y a pas plus fous que des psys ! Je pense qu'il y a de bons et de mauvais « psys ». Les plus mauvais ont un gros cou ! De quoi parliez-vous le soir ? De vos « patients » ?

— Non, quasi jamais. Et on ne les considérerait jamais comme des patients, plutôt comme des personnes actives, « impatientes » de retrouver un équilibre apaisant.